

Jean La Fontaine est l'un des plus célèbres poètes français du XVII^e siècle. Ses Fables, réparties sur douze livres, constituent l'un des plus grands chefs d'œuvre de la littérature française. Ses principales sources d'inspiration provenaient de l'Antiquité, et notamment des apologues d'Esopé et de Phèdre. Ici, la fable Le Loup et le Chien issue du premier livre était initialement dédiée au jeune Dauphin, tout comme les cinq autres premiers livres. Cette fable « animale » présente un Chien qui se vante auprès d'un Loup affamé de la nourriture qu'il obtient de son maître contre son obéissance. La Fontaine dénonce ainsi le manque de liberté et la servilité des courtisans vis-à-vis du roi. Dans ce poème hétérométrique de 41 vers, les modifications de longueur des vers rythment et soulignent les étapes du récit. Ainsi, nous retrouvons dans cet apologue les deux fonctions principales de la fable : plaire et instruire.

Tout d'abord, nous étudierons les procédés utilisés par l'auteur pour rendre ce récit vivant et plaisant, puis nous analyserons les personnages mis en scène. Enfin, nous nous intéresserons à l'enjeu de la fable et à la moralité que cherche à faire passer La Fontaine à travers son récit.

Pour commencer, cette fable se démarque des autres apologues par l'impression de mouvement qui en découle ainsi que par sa vivacité.

En effet, elle adopte une forme dynamique traduite par les nombreux verbes au présent de narration : « rencontre », « aborde », « reprit » qui rendent le récit plus vivace. De plus, la brièveté du récit en assure l'efficacité. En outre, les vers sont hétérométriques : ainsi, l'alternance des différents mètres comme les alexandrins, les décasyllabes ou les octosyllabes entraîne une diversité et une vivacité propre à La Fontaine et crée des rythmes variés pour délimiter les étapes de cet apologue. Pareillement, l'alternance de la disposition des rimes (rimes plates, embrassées, croisées) permet de dynamiser le récit. La présence importante de dialogues et de discours évite toute monotonie et de ce fait rend le récit plus vivant qu'il ne l'est déjà.

Ainsi, les interruptions du récit offrent un espace de parole, retranscrite au discours direct et indirect. Le discours indirect est présent lorsque le Loup flatte le Chien sur son « embonpoint » aux vers 10 à 12. Le reste des paroles des animaux sont rapportées au style direct, ce qui confère de la vivacité au récit. La parole est monopolisée par le Chien qui exprime ainsi sa vanité, et se sent supérieur au Loup. Cependant, même si la parole du Chien est privilégiée, c'est le Loup qui aura le dernier mot et qui s'attirera les faveurs du lecteur. Cette vivacité est renforcée par un dialogue à l'intérieur de deux mêmes vers : le débat entre le Chien et le Loup à propos de la marque que porte le premier autour du cou. Le Chien y fait des propos dilatoires, il évite de répondre au Loup puis finit par s'y résoudre et avoue que c'est la marque de son collier, aveu souligné par un contre rejet.

Enfin, le récit proposé fait place à de nombreux rebondissements, respectant ainsi le schéma narratif. De la sorte, les deux premiers vers constituent la situation

initiale, à savoir l'état physique du Loup et des Chiens : le premier est « affamé » tandis que les seconds « faisaient bonne garde ». On assiste ensuite à la rencontre entre ce Loup et un puissant Dogue, soit l'élément déclencheur qui s'étend du vers 3 au vers 9. S'ensuivent plusieurs péripéties dont la flatterie du Loup auprès du Chien sur son embonpoint (vers 10 à 12), l'argumentation du Chien qui cherche à persuader le Loup de sa facilité à se nourrir, mais sans mentionner les désagréments de cette méthode (vers 13 à 29). Puis le Loup se décide à accompagner le Chien et à l'imiter pour acquérir sa nourriture (vers 30 et 31), mais, malgré les remarques du Chien qui tente de camoufler les inconvénients de son travail, il découvre ensuite qu'il n'est pas libre de ces gestes : « vous ne courez donc pas où vous voulez ? » grâce à la marque de son collier. Des vers 38 à 40, nous retrouvons donc l'élément de résolution où le Loup rejette l'idée de devenir comme le Chien et choisit de rester indépendant. Enfin, on découvre la situation finale, c'est-à-dire le fait que le Loup soit encore libre tandis qu'on devine que le Chien est retourné servir son Maître.

Mais le succès de ce récit ne tient pas seulement à son dynamisme, mais aussi à l'animalisation des personnages, représentant chacun une conception de la vie différente.

La qualité de cette fable tient aussi au travestissement animal des personnages. Les animaux incarnent ainsi des traits de caractère et des comportements plus humains que bestiaux.

Comme, les catégories sociales qu'ils représentent, ces deux personnages sont en opposition constante. L'opposition animal sauvage - animal domestique fait d'eux des adversaires inégaux, mais on assiste à un rééquilibrage par opposition physique entre le Loup qui n'a « que les os et la peau » et le « Dogue aussi puissant que beau », ce qui va susciter la jalousie du Loup qui voudrait lui ressembler. C'est d'ailleurs cette opposition physique en sa défaveur qui va déterminer le comportement du Loup. Mais l'opposition est également d'ordre psychologique. Le Loup fait profil bas et parle peu tandis que le Chien semble sûr de lui comme en atteste sa longue tirade (vers 13 à 29) et se sent supérieur : « aussi gras que moi », « vos pareils y sont misérables ». Enfin, la visée morale nous fait prendre conscience d'une dernière opposition : le Chien est soumis et servile alors que le Loup est libre et indépendant.

Tout d'abord, le Chien nous apparaît comme « puissant », « beau » et « gras », une certaine idée de force et de respect s'en dégage. Néanmoins, lorsqu'il prend la parole, on comprend qu'il n'est qu'un domestique car la question de la nourriture est celle qu'il aborde en priorité aussi bien quand il se décrit « aussi gras que moi », que lorsqu'il expose la vie des Loups « mourir de faim », « point de franche lippée ». Son assurance est perceptible dans la métrique des vers : il utilise de nombreux alexandrins, comme si l'ampleur du vers lui convenait mieux pour exprimer la classe sociale à laquelle il appartient. Cette autosuffisance est renforcée par le fait qu'il parle posément et longuement comme ceux qui ont l'habitude d'être écoutés tandis que le Loup s'exprime brièvement. L'objectif du Chien va consister à transformer le Loup en animal domestique. Pour cela il adopte une stratégie

argumentative en deux parties. Dans un premier temps, il critique la vie sauvage du Loup ainsi que les siens : « misérables », « cancre », « pauvres diables », « Dont la condition est de mourir de faim ». Il presse le Loup par des impératifs « quittez », « suivez-moi » et lui témoigne du respect en le vouvoyant. De plus, il insiste sur le fait que le Loup peut facilement changer de vie comme le montre le vers « Il ne tiendra qu' a vous, Beau Sire ». La stratégie marche, comme le prouve l'interrogation du Loup « que me faudra-t- il faire ? », preuve qu'il est implicitement d'accord avec la critique du Chien et envisage de changer de vie. Dans un second temps, le Chien va s'attacher à faire l'éloge de sa propre vie. Pour cela, il va énumérer ses devoirs, qu'il va minimiser avec l'euphémisme « presque rien ». Puis il va s'attarder sur les nombreuses récompenses : « os de poulets, os de pigeons » pour terminer sur les récompenses affectives : « mainte caresse ».

Le mépris des faibles et des pauvres est sans doute un autre trait de caractère du Chien qui est souligné par « donner la chasse aux gens » et « mendiants ».

Malgré les questions insistantes du Loup sur la marque autour de son cou, le Chien refuse d'avouer : « rien », « peu de chose ». Il répond par des propos dilatoires qui repoussent le moment où il devra admettre son manque de libertés. Il ne désigne pas directement la marque du collier mais se sert d'une périphrase pour minimiser la réalité : « le collier dont je suis attaché de ce que vous voyez est peut-être la cause », minimalisation amplifiée par un contre rejet qui souligne la difficulté qu'a le Chien pour admettre qu'il est attaché.

Le Loup est l'exact opposé du Chien : autant le Chien est un être civilisé et gras, autant le Loup se montre sauvage, indiscipliné et squelettique. Ses réactions sont celles d'un animal : attaquer et s'enfuir. Au début du récit, il est guidé par son instinct de bête comme en témoignent les verbes « attaquer », « mettre en quartier ». Toutefois il évalue avec prudence la taille et la force du Chien, ce qui l'incite à changer de comportement. Il devient donc hypocrite, cela n'est pas dans sa nature, mais il réussit néanmoins à accomplir les deux actes de base du flatteur : se montrer humble et faire semblant d'admirer. La lenteur de l'approche destinée à ne pas effrayer le Chien est marquée par la succession des verbes « aborde », « entre en propos », « fait compliment », ce qui s'oppose à la violence de sa première idée. La stratégie du Loup est réussie, le Chien est mis en confiance et commence à s'entretenir avec lui. Après s'être laissé convaincre de changer de vie, le Loup interroge le Chien sur la marque qu'il voit à son coup et recherche la vérité avec insistance : « Qu'est-ce là ? », « Quoi ? Rien ? », « Mais encor ? ». Le rejet « Vous ne courrez donc pas où vous voulez ? » souligne l'importance que le Loup attache à la liberté. L'animal sauvage reprend le dessus et affirme la prédominance de la liberté comme seule valeur, même si le discours du Chien et son talent de persuasion avait failli lui faire oublier. Cependant, avant de s'enfuir le Loup fait preuve de superbe : c'est lui qui a le dernier mot et domine le Chien par le pouvoir de la parole.

Néanmoins, ceci ne doit pas mobiliser à lui seul l'attention du lecteur qui ne doit pas passer à côté de la visée morale de cette fable.

Néanmoins, le récit n'en a pas moins une visée morale, ce qui fait de lui un apologue. En effet, à travers les comportements des animaux, ce sont ceux des hommes qui sont dénoncés.

La moralité de cette fable est implicite et réside dans la composante principale de la conception du bonheur de l'auteur. Tout d'abord le fait que chacun des deux animaux puisse être assimilé à des hommes nous informe que deux conceptions de vie et deux classes sociales sont opposées comme en atteste l'adjectif « puissant » pour qualifier le Chien et l'adverbe « humblement » qui désigne le Loup. De plus, l'opposition entre les deux animaux sert d'argument à La Fontaine pour soutenir son opinion : « rien d'assuré » s'oppose à « meilleur destin » et « mourir de faim » contraste avec « force reliefs de toutes les façons ». La Fontaine n'impose cependant pas son point de vue du bonheur au lecteur, il lui laisse le choix en lui proposant deux conceptions représentées chacune par un des personnages. La première expose la soumission à un maître, le fait d'être aux ordres d'une personne plus puissante que soi, de devoir la servir, la flatter, lui plaire, pour avoir une récompense et de fait, avoir une vie confortable comme le montrent la métonymie du « cou pelé », le chiasme « flatter ceux du logis, à son maître complaire » et l'emploi du terme « salaire » faisant référence à la rétribution que donne un patron à son employé. La deuxième énonce la liberté de faire ce que l'on veut, d'aller où l'on veut mais sans aucune garantie d'aisance, sans savoir si l'on va pouvoir manger à sa faim. On comprend tout de même que la conception personnelle du bonheur de la Fontaine est la même que celle du Loup, puisqu'il le valorise par les termes « Sire Loup » et « maître Loup », le présente en premier et lui fait clore la fable en lui attribuant le beau rôle. Ainsi cette morale nous invite à nous demander si le bonheur ne repose pas essentiellement sur la liberté.

La Fontaine nous expose dans cette fable la valeur de la liberté, le fait qu'elle vaut mieux qu'un trésor comme en atteste le vers 40 : « ne voudrais pas même à ce prix un trésor ». La Fontaine fait cependant une constatation réaliste. En effet, le Loup est libre mais constamment affamé comme le montre la tournure restrictive « n'avait que les os et la peau ». Il nous fait remarquer que notre condition est un choix de vie mais que de toutes les manières nous n'arriverons jamais à avoir tous les avantages, c'est-à-dire l'opulence, le confort de vie et la liberté, l'indépendance. Ainsi nous pouvons penser qu'en valorisant le Loup, La Fontaine valorise la conception d'un bonheur naturel sans hypocrisie et sans soumission au Roi.

Dans cette fable, La Fontaine fait en même temps un récit amusant et vivant, en partie dû à l'animalisation des personnages, et un récit didactique qui dénonce les mœurs des nobles du XVII^e siècle. Cette légèreté et cette vivacité sont ici au service de la morale qui montre la difficulté pour les hommes de concilier confort de vie et liberté individuelle. Pour obtenir cette opulence, les courtisans de la Cour du Roi cherchent à tout prix à préserver ce privilège tant convoité : la faveur du Roi, au risque de ne plus pouvoir s'exprimer librement. La Fontaine dénonce ainsi les mœurs de son temps et l'attitude du roi. De la sorte, à travers le personnage du Chien, il condamne cette servilité acharnée et ce manque d'indépendance propres aux nobles du XVII^e siècle. Ainsi, cette fable est l'exemple même d'un apologue qui répond la devise des auteurs classiques du XVII^e siècle : « Plaire et Instruire ».

La critique des différentes attitudes des courtisans chez La Fontaine nous devient presque familière : le sujet en est en effet repris dans « Les animaux malades de la peste » (Fables, VII, 1) ou encore du même auteur dans « les Obsèques de la Lionne » (Fables, VIII, 14). Nous avons là une véritable critique sociale qui invite le lecteur à voir la société de l'époque autrement qu'elle ne l'est.